

Oïga Vandorou-Stavropoulou

LA PLACE DE L'ACTUALITE DANS LE ROMAN FRANCAIS DE 1830 A 1833

L'année 1830 mérite-t-elle d'être marquée, dans l'histoire du Romantisme français, d'une pierre blanche ou d'une pierre noire?

Le 25 février 1830, Victor Hugo a gagné la "bataille" d'*Hernani*. Mais si le triomphe des "Jeunes - France", au terme de cette soirée mémorable, consacre la mort de la tragédie classique et inaugure une période florissante pour le drame romantique, ne constitue-t-il pas aussi l'apogée de l'Ecole regroupée autour de Victor Hugo et Sainte-Beuve?

Après 1830, l'Ecole romantique française se disloque. Les amis qui, dans l'appartement de Victor Hugo, rue Notre Dame des Champs, avaient constitué le "Cénacle", se séparent. Les événements de la vie privée ne sont pas étrangers à cette rupture. C'est au cours de l'année 1831 qu'Adèle Hugo passe suivant l'expression d'André Maurois, "du loyalisme conjugal à la trahison du coeur." Celle des sens suivra bientôt...

Adèle Hugo deviendra la maîtresse de Sainte-Beuve et, en 1834, les deux fondateurs du Cénacle seront définitivement brouillés. Des jalousies d'auteurs jetteront bientôt une ombre sur l'amitié que Vigny avait témoignée à Victor Hugo. Lamartine, quant à lui, voyage en Orient de 1832 à 1834.

L'Histoire elle-même contribue à séparer les anciens amis. La Révolution de 1830 accentue l'évolution de Victor Hugo et de Lamartine vers le libéralisme. Vigny est aussi intéressé par les problèmes politiques et sociaux. A l'opposé de ce "romantisme humanitaire," Gautier et Nerval se refusent à assigner à l'Art un autre but que la recherche de la Beauté.

Déjà, dans la Préface d'*Hernani*, Victor Hugo avait proclamé que le romantisme n'est "que le libéralisme en littérature." Avec des accents de tribun, il avait exigé: "La Liberté dans l'art, la Liberté dans la Société." Partant de l'idée que "la liberté littéraire est fille de la liberté politique," il avait lancé ce défi aux forces réactionnaires:

"Les *Ultras* de tout genre, classiques ou monarchiques, auront beau se prêter secours pour refaire l'ancien régime de toutes pièces, société et littérature; chaque progrès du pays, chaque développement des intelligences, chaque pas de la liberté fera crouler tout ce qu'ils auront échafaudé."¹

Ainsi se trouve posé le principe de la double lutte, littéraire et politique,

1. Victor Hugo: *Hernani*, Préface, *Théâtre Complet*, Tome I, Bibliothèque de la Pléiade, nrf, éd. Gallimard, Paris, 1963, p. 1148.

pour la conquête des libertés. De 1830 à 1833, l'Histoire de la France et l'Histoire de l'Europe sont marquées par cette lutte. Les "trois glorieuses" (27, 28, 29 juillet 1830) verront le peuple de Paris se dresser contre des ordonnances qui portaient atteinte à la liberté de la Presse.

Une fois cette révolution confisquée au profit de la Bourgeoisie (Louis-Philippe est surnommé le "Roi-Bourgeois"), des révoltes éclatent en province ou à Paris: en 1831, c'est l'insurrection des "canuts" à Lyon, en 1832, les 5 et 6 juin. c'est, à l'occasion des obsèques du Général Lamarque, l'émeute du cloître St-Merry qui connaîtra une belle fortune littéraire.

A l'extérieur, la prise de conscience des peuples qui veulent "disposer d'eux-mêmes" se confirme. Au prix d'une longue lutte qui a bénéficié de l'appui des écrivains romantiques (Chateaubriand, Byron et Hugo dont les *Orientales* sont de 1829) la Grèce acquiert son indépendance. Les révoltes qui éclatent en Pologne et en Italie, préparent, même si elles sont vaincues, le "printemps des peuples" de 1848.

Mais tandis que l'Europe se libère, d'autres peuples voient leur liberté menacée. La Révolution industrielle a donné naissance au Capitalisme moderne. La lutte pour le monopole des matières premières commence et, avec elle, l'ère des conquêtes coloniales: depuis juillet 1830, la France se bat en Algérie.

De 1830 à 1833, la littérature française se fera l'écho des crises qui secouent l'ordre établi après Thermidor. Certes, les événements seront décrits, mais au-delà de la simple relation des faits, les écrivains s'interrogeront sur les structures mêmes de la Société. Les profondes transformations apportées par la Révolution et l'Empire seront soumises à la minutieuse analyse d'un Stendhal ou d'un Balzac.

Comme l'a remarqué Erich Auerbach, c'est la Révolution de 1789 qui a fait entrer les écrivains français dans l'intimité de Clio. Cette Révolution bouleversa la France et l'Europe, elle propagea des idéaux dont l'impact est encore sensible de nos jours et hâta la prise de conscience, par chaque individu, de sa place dans la collectivité humaine.

Aux environs de l'année 1830, les leçons de 1789 sont parfaitement assimilées par les écrivains français et toutes les conditions sont réunies pour que naisse: "*le réalisme tragique fondé sur l'histoire en cours.*"²

I – En toile de fond à l'actualité de 1830 à 1833: deux nouveaux thèmes romanesques: L'argent et l'ambition

Les souvenirs des drames de la Révolution et de l'Empire occupent une certaine place dans les écrits de jeunesse de Balzac: *Les Chouans*, dont la première édition est parue chez Canel en 1829, sont un roman d'aventures

2. Erich Auerbach: *Mimésis*, Bibliothèque des Idées, nrf, éd. Gallimard, Paris, 1968, p. 454.

et d'amour bâti sur la trame vaguement historique de la guerre civile en Bretagne.

L'atmosphère de ce roman se retrouve dans le bref récit intitulé *Un épisode sous la Terreur* (1830). Ici encore, les victimes sont des prêtres réfractaires et des aristocrates réduits à la clandestinité. Le choix de ces intrigues témoigne de l'évolution politique de Balzac: depuis 1830, il est devenu légitimiste.

El Verdugo (1830) est un souvenir de la guerre d'Espagne et de la sanglante répression napoléonienne.

Le Colonel Chabert (1832) dont le récit nous fait revivre la bataille d'Eylau nous reporte aussi aux premières années de l'Empire. Mais cette oeuvre, en nous faisant pénétrer dans l'étude de Maître Derville, avoué, nous introduit dans le monde des affaires qui fascine de plus en plus Balzac.

Les spéculations sur les Biens Nationaux, l'essor du Capitalisme sous l'Empire ont répandu la soif de l'or comme une maladie contagieuse et la bourgeoisie française n'a pas attendu le célèbre conseil de Guizot pour s'enrichir.³

Cette volonté d'enrichissement est l'un des éléments de la toile de fond devant laquelle se déroule l'actualité de 1830 à 1833 et Balzac la perçoit fort bien.

Dans le prologue de *La Fille aux yeux d'or* (1833-1835) qui pourrait, comme on l'a souvent remarqué, servir de prologue à *La Comédie Humaine* toute entière, Balzac, se souvenant de l'Enfer de Dante, décrit les cinq cercles de l'enfer parisien. Paris est peint comme "un vaste champ incessamment remué par une tempête d'intérêts"⁴ où courent des êtres "empreints des signes ineffaçables d'une haletante avidité."⁵

L'or et le plaisir mènent une sorte de bal diabolique... "Il n'y a de vrai (...) que le billet de mille francs, d'autre ami que le Mont-de-Piété."⁶ Le peuple recherche l'or pour le dépenser au cabaret. L'ouvrier économe amasse de l'argent pour doter sa fille ou payer les études de son fils, mais il doit faire sept ou huit métiers et sacrifier sa vie. Passant ensuite au monde du Commerce et à celui des Affaires, Balzac montre "le mouvement ascensionnel de l'argent," et le pouvoir destructeur de l'or. Tous ces gens sont "laminés par les affaires," et, "s'ils arrivent à leur but, ils y arrivent tués."⁷

3. Rappelons à ce propos les termes exacts du fameux conseil que Guizot a donné — en sa qualité de Ministre de l'Instruction publique — à la jeunesse de son époque: "Enrichissez-vous par le travail et par l'épargne." Cité par Régine PÉRONOD: *Histoire de la bourgeoisie en France, 2. Les temps modernes*, éd. du Seuil/Points, Paris, 1981, p. 334.

4. Honoré de BALZAC: *La fille aux yeux d'or, La Comédie Humaine*, tome VIII, éd. Rencontre, Lausanne, 1969, p. 361.

5. Ibidem.

6. Idem, p. 362.

7. Idem, p. 372.

Ce monde de l'argent nous est présenté comme un monde mort:

"N'y cherchez pas plus d'affections que d'idées. Les embrassades couvrent une profonde indifférence, et la politesse un mépris continu. On n'y aime jamais autrui..."⁸

Ceux qui ont compris les mécanismes économiques de cette société sans âme en deviennent vite les rois. Le mieux placé est certainement l'usurier qui tient entre ses mains les fils d'or qui font se mouvoir les marionnettes de la comédie sociale.

Dans *Gobseck* (dont la première version est de 1830), Balzac fait le portrait de l'un de ces usuriers. Gobseck, "le corsaire aux gants jaunes", écume l'océan des vanités et des plaisirs frelatés. Mais il est aussi une inquiétante divinité, retirée dans une triste chambre qui ressemble au froid sanctuaire des vieilles filles. "Homme modèle," homme mécanique, vivant sans bruit, il lui arrive de philosopher:

"Dans vos sociétés européennes, cet instinct se nomme *intérêt personnel*. Si vous aviez vécu autant que moi vous sauriez qu'il n'est qu'une seule chose matérielle dont la valeur soit assez certaine pour qu'un homme s'en occupe. *Cette chose... c'est l'or.*"⁹

Au cours de ses voyages, Gobseck a connu le désenchantement des paysages, mais il a constaté que "l'*homme* est le même partout: partout le combat entre le pauvre et le riche est établi, partout il est inévitable; il vaut donc mieux être l'exploitant que d'être l'exploité..."¹⁰

Peu à peu, il a compris que le vrai *Pouvoir*, c'est l'argent: "Nous sommes dans Paris une dizaine ainsi, tous rois silencieux et inconnus, les arbitres de vos destinées."¹¹

La folie de l'or conduit à l'avarice. Gobseck ne fait que précéder le Père Grandet. Mais Gobseck et Grandet ne sont pas de simples avares et leur psychologie est bien plus complexe que celle d'Harpagon. Le héros de Molière n'avait que des ridicules, tandis que ceux de Balzac touchent au tragique, ou même au fantastique. La mort de Gobseck, dans une maison froide et vide, ressemble à une mort de pauvre. Mais quand on remuera la cendre du foyer éteint, on découvrira "un amas d'or et d'argent." Dans la chambre voisine, des monceaux de victuailles achèvent de pourrir et des richesses s'entassent. Le taudis du vieillard atteint les dimensions de la

8. Honoré de Balzac: *La fille aux yeux d'or*, op. cit., p. 374

9. Honoré de Balzac: *Gobseck, La Comédie Humaine*, tome VIII, éd. Rencontre, Lausanne, 1969, p. 310.

10. Ibidem.

11. Idem, p. 318.

caverne d'Ali Baba. Grandet, nous le verrons, n'est pas seulement un avare, mais aussi un arriviste forcené.

L'ambition sera le thème essentiel autour duquel Stendhal orchestrera *Le Rouge et le Noir*. Mais la question d'argent n'est pas absente de cette "chronique de 1830."

En présentant la petite cité provinciale où se situe le début de l'action, Stendhal note:

"Voilà le grand mot qui décide de tout à Verrières: RAPPORTER DU REVENU. A lui seul il représente la pensée habituelle de plus des trois quarts des habitants."¹²

Et ce qui est valable pour les bourgeois de Verrières, l'est aussi pour les petits paysans qui vont chercher au séminaire une promotion sociale:

"Au moment où on les dépouillait de leur veste de ratine pour leur faire endosser la robe noire, leur éducation se bornait à un respect immense et sans bornes pour l'argent *sec et liquide*, comme on dit en Franche-Comté. *C'est la manière sacramentelle et héroïque d'exprimer l'idée sublime d'argent comptant.*"¹³

M. de Rênal "rougit d'être industriel," mais on le "plaisante publiquement dans la ville sur son attachement pour *l'espèce*."

*

* *

Le Marquis de la Mole défend, au prix de nombreux procès, sa richesse foncière et il joue à la Bourse. Mais plus encore que les bourgeois probes ou les aristocrates, ce sont les coquins qui s'enrichissent. A Verrières, c'est M. Valenod, directeur du dépôt de mendicité, qui, après "s'être rempli les poches," accédera aux honneurs et sera successivement maire, baron et préfet.

A Besançon, c'est le Vicaire général de Frilair qui devient "l'un des plus riches propriétaires du département."

Lorsque Julien admire le jeune évêque d'Agde, il s'empresse d'évaluer ses revenus:

"Si jeune, pensait-il, être évêque d'Agde! Mais où est Agde? Et combien cela rapporte-t-il? deux ou trois cent mille francs peut-être."¹⁴

12. Stendhal: *Le Rouge et le Noir*, éd. Garnier, Paris, 1973, p. 8.

13. Idem, p. 173.

14. Idem, p. 102.

M. Castex a démontré que Julien se fait des illusions sur les revenus de l'évêque d'Agde et qu'il lui prête, en fait, les revenus d'un cardinal.¹⁵ Mais les calculs de Julien, même s'ils sont erronés, prouvent qu'il n'est pas insensible aux aspects financiers d'une réussite sociale.

L'ambition emplit "l'âme de feu" de Julien. Le titre même du roman évoque les deux chemins de la gloire: le rouge, couleur des uniformes et de la Légion d'Honneur, représente la réussite militaire, le noir, couleur des soutanes, représente la réussite ecclésiastique. Si Julien Sorel avait vécu sous l'Empire, il aurait pu devenir Général à vingt-trois ans... Sous la Restauration, il peut rêver d'une mitre d'évêque:

"Quand Bonaparte fit parler de lui, la France avait peur d'être envahie; le mérite militaire était nécessaire et à la mode. Aujourd'hui, on voit des prêtres de quarante ans avoir cent mille francs d'appointements, c'est-à-dire trois fois autant que les fameux généraux de division de Napoléon. (...) Il faut être prêtre."¹⁶

Avec beaucoup de cynisme, mais aussi de lucidité, Julien choisit "l'uniforme de (son) siècle": il sera prêtre parce que le parti des prêtres est au pouvoir. En fait, il ne restera pas fidèle à cette ligne de conduite et il acceptera plus tard, du Marquis de la Mole, un brevet de lieutenant... C'est que pour lui, les moyens importent peu: il s'agit seulement de réussir, de vaincre le terrible handicap de ses origines plébéiennes.

La même volonté de réussir se retrouve chez le Père Grandet. M. Castex a démontré qu'*Eugénie Grandet* (1833) est tout autre chose que le roman d'un avare. C'est l'épopée bourgeoise d'une ascension sociale entre 1789 et 1828. La Révolution avec la vente des biens du clergé permet à Grandet de jeter les bases de sa fortune. Grâce à quelques économies, il achète un "bien national," l'abbaye des Noyers.

Il devient Maire sous le Consulat. L'Empire lui fait perdre sa Mairie, mais: "il avait fait faire dans l'intérêt de la ville d'excellents chemins qui menaient à ses propriétés. Sa maison et ses biens, très avantageusement cadastrés, payaient des impôts modérés."¹⁷ Il est maintenant *Monsieur Grandet*. Trois héritages vont grossir sa fortune: cent arpents de vignes, treize métairies, la vieille abbaye, cent vingt-sept arpents de prairies plantées de trois mille

15. Stendhal: *Le Rouge et le Noir*, op. cit., note 17 du chap. XVIII, p. 548.

16. Idem, p. 24.

17. Honoré de Balzac: *Eugénie Grandet, La Comédie Humaine*, tome VII, éd. Rencontre, Lausanne, 1969, p. 29.

peupliers... Une maison... et des capitaux difficiles à estimer. Monsieur Grandet est le citoyen "le plus imposé de l'arrondissement."¹⁸

Et naturellement, Grandet prête avec usure. Il ne se contente pas des 8% qui étaient alors de règle: il prête à 11%. Sous la Restauration, il spéculé sur la Rente. "Grandet, (écrit M. Castex), est l'homme qui prend le vent de l'histoire et qui, au terme de sa carrière, selon la formule de M. Bardèche, "a joué la Restauration" comme il avait joué au début la Révolution. Son ascension n'est concevable qu'à l'époque où se sont renouvelées les structures de la Société française, mais dans le cadre de cette époque, elle est plus plausible et prend une valeur d'exemple. Plus concrètement qu'un ouvrage technique, le roman, fondé sur des faits dûment contrôlés, aide à comprendre par quels mécanismes ont pu se constituer, d'un siècle à l'autre, les grandes fortunes de la bourgeoisie nouvelle."¹⁹

Grandet, à la différence d'Harpagon, n'est pas un simple thésauriseur. Comme tous les spéculateurs de l'époque moderne, il se fait une conception dynamique du "travail" de l'argent: les écus, "ça va, ça vient, ça sue, ça produit..."²⁰

En se rendant maître d'une immense fortune, Grandet agit comme tous les ambitieux qui, partis d'une situation modeste, sont "parvenus" aux sommets de la puissance. Tout se passe comme si Grandet avait dit, aux environs de 1790: "A nous deux Saumur!" et sa parenté avec Rastignac est évidente. Ce dernier apparaîtra bientôt dans le monde balzacien, puisque le *Père Goriot* (1834) est à peine hors des limites de l'époque envisagée dans ce travail. La scène qui termine le roman, l'apostrophe lancée à Paris, du haut de la colline du Père Lachaise —"A nous deux maintenant!"— par Rastignac, sont célèbres. On remarque un peu moins la dernière phrase:

"Et pour premier acte de défi qu'il portait à la Société, Rastignac alla dîner chez madame de Nucingen."²¹

Balzac enseigne ainsi aux arrivistes présents et à venir une recette éprouvée: parvenir par les femmes. Julien Sorel fonde sa réussite successivement sur la conquête de Mme de Rênal et sur celle de Mathilde. Il aurait pu obtenir un évêché de Mme de Fervaques... Les ambitieux qui, plus tard, ne retiendront pas la leçon de Balzac échoueront dans leurs

18. Honoré de Balzac: *Eugénie Grandet*, op. cit., p. 30.

19. *Europe*, No 429-430, p. 259.

20. Honoré de Balzac: *Eugénie Grandet*, op. cit., p. 164.

21. Honoré de Balzac: *Le Père Goriot, La Comédie Humaine*, tome VIII, éd. Rencontre, Lausanne, 1969, p. 295.

entreprises: le Frédéric Moreau de Flaubert ne sera ni député, ni banquier, parce qu'il laissera passer la chance que représentait pour lui Mme Dambreuse. Dans les premières années de la III^e République, le *Bel Ami* de Maupassant reprendra la stratégie de Rastignac et chacune de ses maîtresses sera l'instrument d'une nouvelle réussite. Ainsi s'achèvera, au XIX^e siècle, le cycle littéraire des romans consacrés à l'ambition. Il nous a paru important de noter que c'est dans les années 1830-1834, avec *Le Rouge et le Noir*, *Eugénie Grandet* et *Le Père Goriot*, que ce cycle avait pris naissance.

*
* *

II. L'actualité politique dans le roman de 1830 à 1833

L'impopularité du ministère Polignac (constitué le 8 août 1829) que la Chambre repousse, les ordonnances du 25 juillet 1830 (suspension de la liberté de la presse, dissolution de la Chambre nouvellement élue), provoquent trois journées d'émeute à Paris. Les 26, 27 et 28 juillet passeront à l'Histoire, sous le nom des "Trois Glorieuses" et constitueront la Révolution de 1830.

Ces événements forceront Charles X à l'exil. D'abord proclamé lieutenant général du Royaume, le duc d'Orléans (fils de Philippe-Egalité) sera bientôt élu par les Chambres "Roi des Français." Thiers, Casimir Périer, La Fayette et le financier Laffitte avaient réussi à éviter la République.

La Révolution de 1830 n'a pas eu un très grand retentissement dans la production littéraire. Lamartine se justifiera de sa candidature à la députation dans un poème intitulé *A Némésis* et qui ne sera publié qu'en 1839:

"Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle,
.....
C'est l'heure de combattre avec l'arme qui reste;
C'est l'heure de monter au rostre ensanglanté,
Et de défendre au moins de la voix et du geste
Rome, les dieux, la liberté!"²²

Mais le roman ne retient guère les journées révolutionnaires de Juillet. La Révolution de 1830 n'aura pas la même chance que celle de 1848 qui, à vingt ans de distance, trouvera un Flaubert pour l'illustrer dans *L'Education Sentimentale*. Un événement secondaire a davantage retenu l'attention des écrivains: il s'agit du procès des ministres de Charles X. Incarcérés à

22. Lamartine: *Recueils poétiques*, II. Poésies politiques, XLIV, *A Némésis*, éd. Garnier, Paris, 1954, p.p. 229-230.

Vincennes, ces ministres furent quelque temps menacés de la peine capitale. Les 17 et 18 octobre 1830, des manifestations populaires réclament leur mort, tandis que la Chambre, pour les sauver, envisage un débat sur l'abolition de la peine de mort en matière politique. Lamartine, dans une Ode "contre la peine de mort," adjure le peuple de ne pas se venger, de ne pas prendre pour salaire de sa victoire:

"Du sang, au lieu de liberté!"²³

Dans le domaine du roman, la nouvelle Préface que Victor Hugo donne, en 1832, au *Dernier jour d'un Condamné*, apporte des éléments intéressants sur le procès des Ministres. Victor Hugo rappelle d'abord que son roman (*Le Dernier jour d'un condamné*), publié en 1829, était un plaidoyer en faveur de l'abolition de la peine de mort. Il fustige l'hypocrisie de la Chambre qui, parce qu'il s'agissait de Quatre Ministres, "quatre hommes du monde, quatre hommes comme il faut," a entrepris "une lamentation," "une grande symphonie en *ut*, avec choeurs," contre la peine de mort:

"Vous comprenez qu'il est impossible d'envoyer à la Grève, dans une charrette, ignoblement liés avec de grosses cordes, dos à dos avec ce fonctionnaire qu'il ne faut pas seulement nommer, quatre hommes comme vous et moi, *quatre hommes du monde*? Encore, s'il y avait une guillotine en acajou!"²⁴

Hugo reste bien entendu favorable à l'abolition de la peine de mort. Mais il découvre avec indignation ce qu'on appellerait aujourd'hui une "justice de classe." Il ne manque pas, au cours de son exposé, de dire que les quatre Ministres en question ne méritaient pas que l'on fit tant de bruit autour d'eux et il ironise sur les préjugés d'éducation dont ils étaient victimes et sur le "cerveau peu développé" de Polignac.

Le débat sur l'abolition de la peine de mort n'avait, en fait, qu'accordé un délai de six mois aux condamnés qui attendaient leur exécution. Victor Hugo proteste contre cette cruauté qui a fait luire un espoir dans les cellules, avant de dresser de nouveau l'échafaud lorsque le procès des Ministres fut terminé et qu'ils eurent été emprisonnés au fort de Ham.

Il est bien naturel que *Le Rouge et le Noir*, "chronique de 1830," accorde une grande place à l'actualité politique. Stendhal semble s'en excuser dans le dialogue qu'il imagine avec son éditeur:

"La politique au milieu des intérêts d'imagination, c'est un coup de pistolet au milieu d'un concert..."²⁵

23. Lamartine: *Recueils poétiques*, II. Poésies Politiques op. cit., XLIII, *Contre la peine de mort*, p. 225.

24. Victor Hugo: *Le dernier jour d'un condamné*, Préface, L'Intégrale/Seuil, Paris, 1963, p. 207.

25. Stendhal: *Le Rouge et le Noir*, op. cit., p. 360-361.

Mais l'éditeur répond:

“Si vos personnages ne parlent pas politique (...) ce ne sont plus des Français de 1830 et votre livre n'est plus un miroir, comme vous en avez la prétention.”²⁶

En effet, si le roman est ce miroir, “que l'on promène le long d'une route,” il ne peut exclure de ses horizons la politique. Cette politique qui est “une pierre attachée au cou de la littérature, et qui, en moins de six mois, la submerge...”²⁷

Si l'on suit M. Castex, qui a établi, à partir des indications du texte, la chronologie des faits qui constituent la trame romanesque du livre, *Le Rouge et le Noir* recouvre le règne de Charles X.

Les divisions politiques de la France se retrouvent à Verrières. M. de Rênal appartient au parti Ultra. M. Valenod, l'abbé Maslon, sont des agents de la “congrégation...” La seconde partie du Roman se situe plus précisément sous le ministère Polignac. Stendhal décrit les menées subversives de l'aristocratie qui veut éliminer toute trace de libéralisme et rétablir un total absolutisme royal.

Les chapitres XXI, XXII et XXIII de la Seconde Partie tournent autour d'un mystérieux complot auquel Julien Sorel se trouve mêlé par l'intermédiaire du Marquis de la Mole: il assiste à une réunion des conjurés et doit apprendre par cœur une “note secrète” qu'il s'en va réciter à un haut personnage dans les environs de Strasbourg. On a longtemps cru que Stendhal s'était contenté de transposer une autre intrigue qui, en 1817, avait tenté de susciter l'intervention de l'étranger contre certains ministres libéraux (Decazes, Gouvion-Saint-Cyr) du premier ministère du Duc de Richelieu. Mais M. Castex a prouvé que l'affaire de la “Note Secrète” fait allusion à des événements plus récents. L'enjeu était, sous le ministère Polignac, le rôle de la Chambre. La Charte qui accordait à celle-ci un rôle constitutionnel dans la désignation des Ministres était combattue par Polignac, qui voulait faire de l'Assemblée une instance simplement Consultative. Les Ultras rêvent d'une intervention de l'étranger pour anéantir le libéralisme en France. C'est l'idée qui est défendue par les conjurés du roman de Stendhal. Il faudrait créer une armée royaliste “de l'intérieur” (500 hommes par département) qui ouvrirait les routes aux troupes d'occupation.

Les sources de Stendhal sont nombreuses: articles du *Courrier Français* (9 septembre 1829), du *Constitutionnel* (17 janvier 1830), du *Journal des Débats* (29 novembre 1829) et du *Temps* (12 mars 1830). Les titres sont éloquentes: “Appel à l'étranger... (...) Appel de la faction à l'intervention des

26. Stendhal: *Le Rouge et le Noir*, op. cit., p. 360-361.

27. Ibidem.

puissances étrangères... (...) Du complot ourdi contre la France."²⁸ Si Stendhal dirige Julien Sorel vers Strasbourg, ce n'est pas par hasard. En 1817, le complot avait Londres pour centre. En 1830, c'est la Prusse et les pays germaniques qui sont les alliés des Ultras. Le Comte Charles de la Rivaillière-Frauenthorff, agent secret opérant en Bavière, pourrait bien être le haut personnage qui a servi de modèle à Stendhal.

M. Castex a cru découvrir des "clés" dans les chapitres XXI et XXII du roman. Il croit reconnaître dans les conjurés: "Le Premier ministre Polignac, le duc de Blacas, le Cardinal de Latil, le baron de Damas, le général de Bourmont, le duc-archevêque de Rohan, et Mgr Frayssinous, évêque d'Hermépolis."²⁹ M. de la Mole, lui-même, empruntait plus d'un trait au duc de Fitz-James.

Stendhal note aussi les sourdes rivalités qui opposent, au sein même du parti réactionnaire, les aristocrates pétris d'idéal féodal aux fanatiques du cléricanisme. Pendant sa mission, Julien se heurtera à l'abbé Castanède (sorte de prêtre-policier au service de la Congrégation) et aux "Jésuites de Strasbourg."

Ainsi, cette "chronique de 1830" rend-elle bien compte du climat politique de la France à la veille de la Révolution de Juillet. Stendhal nous permet d'assister au dernier combat que livrent "ceux qui n'ont rien appris ni rien oublié." Leur défaite, quelques mois plus tard, marquera la fin du rêve monarchiste d'un retour pur et simple à la France de 1788.

Les ouvriers, les artisans, les boutiquiers et les étudiants qui avaient tenu les barricades en Juillet 1830 ne tarderont pas à être déçus. Certes, Victor Hugo rendra hommage, en 1831, à ceux qui, pour la cause de la Révolution, ont fait le sacrifice de leur vie — "ceux qui pieusement sont morts pour la patrie..." —, mais la misère du peuple demeurera aussi grande et des insurrections dues au désespoir éclateront en France.

La plus importante sera celle des Canuts lyonnais, en novembre 1831. Les tisserands en soie qui peuplent à Lyon le coteau de Fourvières et les hauteurs de la Croix-Rousse, se soulèvent pour protester contre les bas salaires: 3 F pour 15 ou 18 heures de travail! Lyon, les 21, 22, et 23 novembre, connaît à son tour ses "Trois Glorieuses," mais si le peuple en armes occupe la ville, il ne peut "renverser qu'un préfet." La ville évacuée par les troupes du général Roguet sera reprise dans les premiers jours de décembre par une armée de 20.000 hommes. Sur le plan politique l'insurrection de Lyon préfigure la Commune de Paris et Thiers ne fera que reprendre le plan du général comte Roguet.

Sur le plan littéraire, la Révolte des Canuts n'inspire guère, dans

28. Stendhal: *Le Rouge et le Noir*, op. cit., Introduction, p. XL.

29. Idem, p. XLIII.

l'immédiat, les écrivains. La complainte des Canuts, que l'on chantait à la Croix-Rousse avant l'émeute, devient célèbre dans toute la France et commence une carrière qui, par la voix d'Yves Montand, se poursuit à notre époque:

“Pour chanter *Veni Creator*
 Il faut une chasuble d'or (bis)
 Nous en tissons pour vous, gens de l'Eglise
 Mais nous pauvres canuts n'avons pas de chemises
 C'est nous les canuts
 Nous sommes tout nus (bis)

 Mais notre règne arrivera
 Quand votre règne finira
 Alors nous tisserons
 Le linceul du vieux monde
 Car on entend déjà la révolte qui gronde
 C'est nous les canuts
 Nous n'irons plus nus.”

Mais la conséquence la plus importante des “journées” lyonnaises est une prise de conscience, par les intellectuels français, de la présence à leur côté de ces classes “laborieuses” qui peuvent devenir “dangereuses.”

C'est, dans le *Journal des Débats* (8 décembre 1831), que Saint-Marc Girardin lance ce solennel cri d'alarme:

“La sédition de Lyon a révélé un grave secret, celui de la lutte intestine qui a lieu dans la société entre la classe qui possède et celle qui ne possède pas... (...) Chaque fabricant vit dans sa fabrique comme les planteurs des colonies au milieu des esclaves, un contre cent, et la sédition de Lyon est une espèce d'insurrection de Saint-Domingue. Les barbares qui menacent la société ne sont point dans le Caucase, ni dans les steppes de la Tartarie; ils sont dans les faubourgs de nos villes manufacturières...”

Trois ans plus tard, Balzac, dans le prologue de *La Fille aux yeux d'or* se souviendra de la vision apeurée de Saint-Marc Girardin. Lui aussi verra dans les ouvriers les nouveaux barbares massés aux portes des grandes villes. Dans le cercle infernal où il place le prolétariat parisien sous le signe de Vulcain, Balzac décrit une “laide et forte nation, sublime d'intelligence mécanique, patiente à ses heures, terrible un jour par siècle, inflammable comme la poudre, et préparée à l'incendie révolutionnaire par l'eau-de-vie...”³⁰

30. Honoré de Balzac: *La fille aux yeux d'or*, op. cit., p. 364.

Avec beaucoup de cynisme, Balzac évalue la force de ce prolétariat et les dangers précis qu'il représente:

"En comprenant tous ceux qui tendent la main pour une aumône, pour de légitimes salaires ou pour les cinq francs accordés à tous les genres de prostitution parisienne, enfin pour tout argent bien ou mal gagné, ce peuple compte trois cent mille individus. Sans les cabarets, le gouvernement ne serait-il pas renversé tous les mardis? Heureusement, le mardi, ce peuple est engourdi, cuve son plaisir, n'a plus le sou, et retourne au travail, au pain sec, stimulé par un besoin de procréation matérielle qui, pour lui, devient une habitude."³¹

Loin d'engager une campagne contre l'avitissement du prolétariat par l'alcoolisme —comme le feront Hugo et Zola—, Balzac se félicite de voir autour de Paris: "les cabarets qui font une enceinte de boue à la ville"...³²

Cette "enceinte de boue" sera-t-elle un rempart suffisant pour endiguer l'assaut des "barbares"? Les grèves et les émeutes qui se succèdent de 1831 à 1834 semblent démontrer le contraire. "Pas une corporation, pas une ville sans grève," écrit M. Jean Bruhat dans son *Histoire du Mouvement Ouvrier français*.³³

En 1832: grèves des ouvriers de la soie de Bédarieux, des verriers de Rive-de-Gier, des tailleurs de Clermont-Ferrand ou des fileurs de Rouen... En mai 1832, une dure grève des mineurs d'Anzin mobilise cinq mille ouvriers. En 1833: grèves des ouvriers de la porcelaine à Limoges, grève des ouvriers boulangers à Paris... La littérature de l'époque ne rend pas compte de cette agitation sociale: il faudra attendre *Les Misérables* de Victor Hugo et surtout les romans de Zola (*l'Assommoir*, *Germinal*), pour que les ouvriers, leur misère et leurs grèves fassent leur entrée dans le roman.

La Révolution de 1830 n'a pas mis fin, non plus, à l'agitation politique. Les républicains n'ont pas désarmé et ils guettent l'occasion de renverser Louis-Philippe, ce roi-bourgeois qui leur a "volé" leur révolution. Le 5 juin 1832, les obsèques du général républicain Lamarque donnent le signal d'une nouvelle insurrection. Les étudiants se mêlent aux teinturiers, aux brasseurs, aux imprimeurs. Paris, de nouveau, se couvre de barricades. La plus célèbre sera celle du cloître Saint-Merry où l'on se battra, les 5 et 6 juin, avec l'énergie du désespoir. C'est sur la barricade de Saint-Merry que des enfants aident les combattants en chargeant les armes et en préparant le "bourre" avec des affiches déchirées. L'un de ces enfants prénommé

31. Honoré de Balzac: *La fille aux yeux d'or*, op. cit., p. 364.

32. Idem, p. 363.

33. J. Bruhat: *Histoire du Mouvement Ouvrier Français*, éd. Sociales, p. 246.

Joseph sera tué. Jean Bruhat y voit, non sans raison, le modèle de Gavroche.³⁴

L'enterrement du général Lamarque et les journées révolutionnaires de juin 1832 constitueront l'un des épisodes les plus importants des *Misérables*. C'est là que Jean Valjean fait grâce à Javert. C'est là qu'il sauve Marius. Et devant cette barricade, s'envole la "petite grande âme" de Gavroche. Victor Hugo saura peindre la lutte désespérée des insurgés:

"Citoyens, faisons la protestation des cadavres... (...) Qu'on vienne à notre secours ou qu'on n'y vienne pas, qu'importe! Faisons-nous tuer jusqu'au dernier."³⁵

Il est difficile de dater chaque chapitre des *Misérables* (commencés en 1845), mais il semble, suivant la Préface de M. Bernard Leuillot, que l'épisode du Cloître St-Merry ait été écrit en 1862. Il aura donc fallu exactement trente ans pour que le fait historique passe de l'actualité au roman. Il y a moins de distanciation chez Stendhal qui commence son *Lucien Leuwen* en 1834, soit deux ans seulement après les événements. Il est vrai qu'ici le romancier ne se veut pas historien et qu'il se contente de rappeler les faits avec une feinte désinvolture:

"Lucien Leuwen avait été chassé de l'Ecole Polytechnique pour s'être allé promener mal à propos, un jour qu'il était consigné, ainsi que tous ses camarades: c'était à l'époque d'une des célèbres journées de juin, avril ou février 1832 ou 34.

Quelques jeunes gens assez fous, mais doués d'un grand courage, prétendaient détrôner le roi, et l'Ecole Polytechnique (qui est en possession de déplaire au maître des Tuileries), était sévèrement consignée dans ses quartiers. Le lendemain de sa promenade, Lucien fut renvoyé comme républicain. Fort affligé d'abord, depuis deux ans il se consolait du malheur de n'avoir plus à travailler douze heures par jour. Il passait très bien son temps chez son père, homme de plaisir et riche banquier, lequel avait à Paris une maison fort agréable."³⁶

Le persiflage de ton n'enlève rien à l'authenticité des faits: il est vrai que le 5 juin 1832, malgré la consigne, les élèves de l'Ecole Polytechnique suivirent, en uniforme, le cortège du Général Lamarque et se mêlèrent ensuite à l'émeute.

Lucien Leuwen abonde d'ailleurs en allusions politiques: à Nancy, les

34. J. Bruhat: *Oeuvres de Victor Hugo*, Club Français du Livre, T. IV, p. 1308.

35. Victor Hugo: *Les Misérables*, tome II, éd. Garnier, Paris, 1963, Ve partie, livre Ier, chap. III, p. 421 et. 422.

36. Stendhal: *Lucien Leuwen*, éd. F. Hazan, Les Classiques du Monde, Paris, 1950, Ière partie, chap. I, p. 5.

murs représentent des "poires" (caricature de Louis-Philippe): "Les gamins même du Collège me présentent des poires." Lucien fait partie d'une expédition militaire contre "les ouvriers d'une ville... qui venaient de s'organiser et de se confédérer." L'action se situe en 1834 et déborde à peine le cadre des trois années qui nous intéressent. Avec une ironie cinglante, Stendhal rend compte de cette opération de maintien de l'ordre et il prête à Lucien ses propres sentiments:

"Me voilà allant sabrer des tisserands... Si l'affaire est chaude, le colonel sera fait commandeur de la Légion d'honneur, et moi je gagnerai un remords."³⁷

On ne tirera qu'un coup de pistolet et l'on souffrira surtout de la faim, mais on repartira "couvert de gloire." Déjà le docteur du Poirier avait prévenu Lucien:

"Vous vous jetez dans l'ignoble *Juste-milieu!* Vous vous faites son soldat, vous ferez ses guerres, non pas la guerre véritable, dont même les misères ont tant de noblesse et de charmes pour les coeurs généreux, mais la guerre de maréchaussée, la guerre de tronçon de chou, contre de malheureux ouvriers mourant de faim: pour vous, l'expédition de la rue Transnonain est la bataille de Marengo."³⁸

Cette allusion au massacre de la rue Transnonain (que Daumier illustrera) est rare dans la littérature. Il s'agit bien entendu des événements des 13 et 14 avril 1834. Pour protester contre l'arrestation de 150 dirigeants de la Société des Droits de l'Homme, le peuple de Paris avait de nouveau érigé des barricades. La troupe commandée par le général Bugeaud les prit d'assaut. Le 14 avril à l'aube, des soldats croyant qu'on avait tiré d'une fenêtre, pénétrèrent au 12 rue Transnonain et tuèrent tous les hommes qui s'y trouvaient.

Si Balzac n'accorde pas une grande place aux journées révolutionnaires, il a tout de même fait entrer la barricade du Cloître St-Merry dans les *Illusions perdues* (1837-1843). L'ouvrier Michel Chrestien qui fait partie du Cénacle que fréquente Lucien s'y fera tuer. Il était, dit Balzac, "un homme politique de la force de Saint-Just et de Danton." Lorsque la Garde Nationale attaquera sa barricade, il tombera: "La balle de quelque négociant tua là une des plus nobles créatures qui foulèrent le sol français."³⁹

Après sa mort, ses amis auront le courage "malgré le péril de la démarche" de "retirer son corps à St-Merry, pour lui rendre les derniers

37. Stendhal: *Lucien Leuwen*, op. cit., chap. XXVII, p. 229.

38. Idem chap. VII, p. 87.

39. Honoré de Balzac: *Illusions perdues*, IIe partie, *Un Grand Homme de Province à Paris*, in *La Comédie Humaine*, tome XVIII, éd. Rencontre, Lausanne, 1969, p. 242.

devoirs à la face brûlante de la Politique." Au Père-Lachaise, sa tombe sera surmontée d'une croix noire sur laquelle on pourra simplement lire, en lettres rouges, "Michel Chrestien."⁴⁰

Ainsi, plus que les "trois glorieuses" de 1830, les deux journées tragiques du mois de juin 1832 ont inspiré les romanciers. Les autres événements des années 1830-1833 ne se retrouveront guère dans les romans de l'époque étudiée. La ridicule équipée de la Duchesse de Berry —déguisée en jeune garçon— à travers la Vendée qu'elle ne réussit pas à soulever (1832), inspire à Chateaubriand, dans l'immédiat, un "*Mémoire sur la Captivité de la Duchesse de Berry* et, plus tard, quelques pages des *Mémoires d'Outre-Tombe*, mais aucune oeuvre romanesque.

La mort du duc de Reichstadt —fils de Napoléon Ier—, le 22 juillet 1832, met fin aux espoirs des bonapartistes qui rêvaient d'une Restauration impériale. Aucune oeuvre romanesque ne retrace le tragique destin de celui qui naquit "Roi de Rome" et mourut Colonel de l'Armée Autrichienne. Il faudra attendre 1900, pour qu'avec *L'Aiglon*, d'Edmond Rostand, Napoléon II fasse son entrée en Littérature.

La politique étrangère de la France, dans les années 1830-1833, est surtout marquée par la conquête de l'Algérie. Mais cette guerre coloniale inspire plus les peintres romantiques en quête d'exotisme que les romanciers.

Les révoltes de Pologne et d'Italie, l'indépendance de la Belgique, n'ont guère de retentissement dans la littérature française.

Une autre guerre d'Indépendance a, il est vrai, mobilisé tout le Romantisme à la veille de la période qui nous intéresse. De 1822 (date des massacres de l'île de Chio), à 1829, les écrivains français se sont passionnés pour la cause grecque. Ils ne peuvent oublier que Byron est mort à Missolonghi, en 1824. Le Comité Philhellénique est très actif en France: on y retrouve Chateaubriand, Nodier, Victor Hugo... Mme Récamier collecte des fonds pour aider les Grecs. Le 20 octobre 1827, a lieu la bataille navale de Navarin, au cours de laquelle la flotte turco-égyptienne est détruite par les alliés (Anglais, Russes et Français). En 1829, la Grèce obtient une indépendance restreinte. En 1832, Othon de Bavière est proclamé Roi de Grèce. Si aucun grand roman français ne vient illustrer la sympathie que le monde intellectuel français a témoignée à la Grèce, il n'en est pas de même pour la poésie.

En 1829, Victor Hugo a publié *Les Orientales*. Bien que l'auteur ait déclaré lui-même qu'il s'agissait là d'un livre "inutile de pure poésie" dont l'idée lui

40. Honoré de Balzac: *Illusions perdues*, op. cit., IIe partie, *Un Grand Homme de Province à Paris*, p. 242.

serait venue "l'été passé, en allant voir coucher le soleil,"⁴¹ il est évident qu'il a été influencé par l'actualité politique et par les oeuvres de Delacroix (*Le Massacre de Chio, Scènes de guerre entre les Turcs et les Grecs*). En fait, le livre de Victor Hugo est politique à plus d'un titre. Son intérêt pour les "barbaresques" est lié à l'affaire d'Algérie: "le coup de chasse-mouche" est de 1827. Et, en ce qui concerne la Grèce, contrairement à ce qu'affirmait le critique Gustave Planche, Hugo ne se contente pas de "vocaliser." Il y a, dans *Les Orientales*, une "suite" philhellène qui progresse en fonction de la chronologie des événements, de Missolonghi à Navarin. Des poèmes comme *Canaris, Navarin, L'Enfant Grec*, "s'engagent" avec force du côté grec et démentent les propos de Gustave Planche, qui reprochait à Hugo de ne pas "sentir" et de ne pas "penser": "De beaux vers, voilà tout. La strophe est tout et la pensée n'est rien."

Mais, si l'on veut se limiter au roman, la seule oeuvre qui aborde vraiment les problèmes de la politique étrangère, dans ses imbrications avec la politique intérieure, est *Le Rouge et le Noir*, à la faveur des chapitres consacrés à la "Note secrète."

*
* *

III. L'Actualité de la Vie quotidienne et des faits-divers dans le roman français de 1830 à 1833

L'actualité, il s'en faut de beaucoup, n'est pas faite que de révolutions, de grèves ou d'émeutes... Les mille événements de la vie quotidienne et singulièrement ceux de la "vie parisienne" se retrouvent dans les romans des années 1830-1833. M. Castex a pu distinguer dans *Le Rouge et le Noir*, à côté des "pilotis historiques," des "réalités d'époque." C'est ainsi que l'on trouve une allusion aux travaux qui ont défiguré la Malmaison: "Quoi! malgré les vilains murs blancs construits cette année, et qui coupent ce parc en morceaux?"⁴² Le banquier suédois Haguermann avait, en effet, acheté la Malmaison et ramené l'enceinte du château au cadre primitif, le séparant des dépendances édifiées dans le parc par l'Impératrice Joséphine.

Dans le chapitre XXVIII de la Seconde Partie, on peut lire:

"Un soir, à l'Opéra, dans la loge de Mme de Fervaques, Julien portait aux nues le ballet de *Manon Lescaut* (...) La maréchale dit que ce ballet était bien inférieur au roman de l'abbé Prévost."⁴³

41. Victor Hugo: *Odes et Ballades, les Orientales*, éd. Garnier-Flammarion, Paris, 1968, Introduction, p. 23.

42. Stendhal: *Le Rouge et le Noir*, op. cit., livre II, chap. I, p. 223.

43. Idem, livre II, chap. XXVIII, p. 394.

Il s'agit, bien entendu, du ballet de Scribe et Halévy, créé le 3 mai 1830. Le jugement de la Maréchale a été inspiré à Stendhal par un certain nombre d'articles parus dans la presse (*Le Courrier Français, La Quotidienne*) et qui soulignaient l'insignifiance de ce spectacle.

Au chapitre VI de la Seconde Partie, Julien avoue qu'il n'est allé qu'une fois à l'Opéra... On lui répond:

“—Cela est épouvantable, (...) on ne va que là; il faut que votre première sortie soit pour *Le Comte Ory*.”⁴⁴

En réalité, *Le Comte Ory*, opéra de Rossini sur un livret de Scribe, avait été créé le 20 août 1828, mais au printemps de 1830 la pièce est reprise en l'honneur des souverains de Naples en visite à Paris, et redevient très vite à la mode.

Naturellement, Stendhal ne pouvait oublier l'événement le plus important de l'actualité littéraire en cette année 1830: la “bataille” d'Hernani. Chez M. de la Mole, on commente ainsi le succès de la pièce:

“— Si nous étions encore au temps des lettres de cachet!...
— Alors, il n'eût pas osé, s'écria l'académicien avec un geste à la Talma.”⁴⁵

Stendhal avait assisté à la première représentation d'*Hernani*, le 25 février 1830, grâce à Mérimée qui avait demandé à Victor Hugo une place pour lui. Les propos qu'il prête à l'académicien reflètent parfaitement la position de l'Académie et des salons conservateurs sur le drame “révolutionnaire” de Victor Hugo.

On trouverait d'autres allusions à l'actualité en scrutant minutieusement le roman de Stendhal. Souvent, l'auteur s'amuse à placer dans la bouche de ses personnages des “mots” qui ont eu du succès:

“Julien, voulant montrer à Verrières ce que c'était qu'un prêtre, alla prendre chez son père une douzaine de planches de sapin, qu'il porta lui-même sur le dos tout le long de la grande rue.”⁴⁶

Il y a là comme une parodie de la célèbre réplique de Lammenais au Tribunal Correctionnel devant lequel il comparaisait pour son livre *De la religion*:

“J'apprendrai au monde ce que c'est qu'un prêtre.”⁴⁷

Dans un article de la revue *Romantisme*, M. P. G. Castex a reconnu Lamartine dans le personnage du poète Sinclair qui fréquente l'Hôtel de la

44. Stendhal: *Le Rouge et le Noir*, op. cit., livre II, chap. VI, p. 260.

45. Idem, livre II, chap. X, p. 286.

46. Idem: livre I, chap. XX, p. 130.

47. Claude Liprandi: *Stendhal-Club*, n° 14, 1962, p. 180.

Mole. Il pense également découvrir la présence de Talleyrand, dans *Le Rouge et le Noir*, sous le masque du Comte Chalvet, "l'homme qui disserte" et "ne cause pas" et qui, en politique, était "un cynique effronté."⁴⁸

Mais, plus que les "grandes premières," ou les conversations de salon, ce qui constitue la vie quotidienne de la plus grande partie des Français, aux environs de 1830, c'est la misère. Cette misère est si évidente, si lamentable, qu'elle n'attire pas seulement l'attention des écrivains au coeur généreux, elle commence à susciter des *enquêtes* que l'on pourrait presque appeler "sociologiques" avant la lettre.

En 1827, l'Académie Française met au concours un essai sur "*La charité dans les rapports avec l'économie sociale.*" En 1829, la fondation Montyon propose un sujet analogue. Quatorze mémoires furent composés, mais ils ne faisaient que reprendre les théories de Malthus sans apporter des informations. En 1834, le baron de Morogues publie: *Du paupérisme, de la mendicité et des moyens d'en prévenir les funestes effets.* Pour la première fois, l'expansion démographique est étudiée comme la cause du "phénomène de la grande ville" générateur de misère et de criminalité. Le baron de Morogues est très sévère pour ceux qu'il appelle "les misérables" et auxquels il assimile aussi bien les mendiants que les ouvriers:

"Eloignons le pauvre des villes où, élevé dans la fainéantise, il se pervertit dans la débauche quand il a de l'ouvrage, et où il se corrompt par la mendicité et la rapine quand il est inoccupé."⁴⁹

Les "enquêtes" de 1827 à 1834 sont "défensives": elles abordent le problème de la misère avec le souci de sauvegarder l'ordre moral et l'ordre public. Entre la misère et la criminalité, elles établissent parfois des liens de cause à effet, mais toujours elles recherchent les responsabilités dans le comportement de l'ouvrier, dans sa veulerie, sa paresse ou son ivrognerie. Les solutions proposées ne sont jamais favorables aux pauvres. Ou bien l'on se réfère à Malthus et on souhaite une réduction des naissances dans les classes laborieuses, ou bien l'on prêche le "retour à la terre," la restauration d'une France féodale où Jacques Bonhomme gratte le sol à l'ombre du clocher et des tourelles du Château.

L'attitude des grands romanciers romantiques, entre 1830 et 1833 est bien différente.

C'est à Balzac, malgré son récent "engagement" légitimiste, qu'il revient de faire justice, avec *Le Médecin de campagne* (1833), du mythe du bonheur champêtre. Battu aux élections à Chinon, en 1832, Balzac prend sa revanche.

48. *Romantisme*, N° 1-2, Flammarion, Paris, 1971, p. 164-176.

49. Cité par Louis Chevalier, in *Classes laborieuses et dangereuses*, Plon, Paris, 1958, p. 154.

“A lui seul il régènera un village misérable, il crée de toutes pièces une société, il règne en monarque absolu sur ce monde fictif qui se suffit à lui-même.”⁵⁰

Mais si ce village avait besoin d'être régénéré, c'est bien parce que Genestas l'avait trouvé dans un triste état. Prenons-en à témoin la chaumière où Genestas pénètre au début du roman:

“Le sol servait de plancher à la maison. A la longue, la terre primitivement battue était devenue raboteuse, et, quoique propre, elle offrait en grand les callosités d'une écorce d'orange. Dans la cheminée étaient accrochés un sabot plein de sel, une poêle à frire, un chaudron.

Le fond de la pièce se trouvait rempli par un lit à colonne garni de sa pente découpée. Puis, çà et là, des escabelles à trois pieds, formées par des bâtons fichés dans une simple planche de fayard, une huche à pain, une grosse cuiller en bois pour puiser de l'eau, un seau et des poteries pour le lait, un rouet sur la huche, quelques clayons à fromages, des murs noirs, une porte vermoulue ayant une imposte à claire-voie; tels étaient la décoration et le mobilier de cette pauvre demeure.”⁵¹

La “vieille” qui habite dans cette mesure élève quatre enfants de “l'hospice” (nous dirions aujourd'hui de l'Assistance Publique) pour trois francs:

“Voilà quinze francs de trouvés, sans les cinq livres de savon. Dans nos cantons, combien faut-il donc s'exterminer le tempérament avant d'avoir gagné dix sous par jour.”⁵²

Malgré le “rapport” des enfants de l'hospice, cette paysanne sans terre (elle a dû vendre les quelques champs qu'elle possédait, depuis la mort de son mari), doit s'endetter. “Nous n'arrivons point sans dettes à la Saint-Sylvestre. (...) J'ai deux vaches. Puis ma fille et moi nous glanons pendant la moisson, en hiver nous allons au bois; enfin, le soir nous filons. Ah! par exemple, il ne faudrait pas toujours un hiver comme le dernier. Je dois soixante-quinze francs au meunier pour de la farine.”⁵³

Et que dire des dizaines de “crétins” qui peuplent ce petit village du Dauphiné? Un peu plus tard, dans l'*Interdiction*, (1836), Balzac tracera un tableau saisissant de la misère des grandes villes. A la suite de son personnage, le juge Popinot devenu le Saint-Vincent de Paul des “ouvriers

50. Roland Chollet, Préface au *Médecin de campagne*, in *La Comédie Humaine*, tome VI, éd. Rencontre, Lausanne, 1969, p. 11.

51. Balzac: *Le Médecin de campagne*, op. cit., p. 32-33.

52. Idem, p. 34.

53. Ibidem.

souffrants," il nous conduira "rue du Fouarre, où fourmillaient tant de malheureux." Nous rencontrerons:

"ici la rugueuse figure d'un austère vieillard à barbe blanche.(...) Là une jeune femme donnait à têter à son dernier enfant pour l'empêcher de crier. (...) Plus loin une vieille femme, pâle et froide, présentait ce masque repoussant du paupérisme en révolte, prêt à venger en un jour de sédition toutes ses peines passées."⁵⁴

Et bien que Balzac ne soit pas précisément un peintre de la classe ouvrière, on peut trouver, dans de nombreux volumes de *La Comédie Humaine*, de terribles descriptions de ce qu'il appelle, dans *L'Interdiction*: "l'immense vivier où s'agitent ces misères qui s'entredévorent."⁵⁵

C'est aussi en 1836 que Balzac publiera *Facino Cane*. Dans les premières pages de cette nouvelle, il décrit "les mœurs du faubourg." Le narrateur connaît une famille d'ouvriers:

"En entendant ces gens, je pouvais épouser leur vie, je me sentais leurs guenilles sur le dos, je marchais les pieds dans leurs souliers percés."⁵⁶

Il écoute leurs doléances sur "le prix excessif des pommes de terre, ou sur la longueur de l'hiver et le renchérissement des mottes..."⁵⁷ Il nous fait pénétrer aussi dans la famille de sa femme de ménage:

"...Je donnais quarante sous par mois à cette pauvre créature, qui venait tous les matins faire mon lit, nettoyer mes souliers, brosser mes habits, balayer la chambre et préparer mon déjeuner; elle allait pendant le reste du temps tourner la manivelle d'une mécanique, et gagnait à ce dur métier dix sous par jour. Son mari, un ébéniste, gagnait quatre francs. Mais comme ce ménage avait trois enfants, il pouvait à peine honnêtement manger du pain."⁵⁸

Il est vrai que ces notations restent exceptionnelles chez Balzac et, pour reprendre la distinction rendue célèbre par Louis Chevalier, il convient d'admettre que l'auteur de *La Comédie Humaine* est plus intéressé par les "classes dangereuses" que par les "classes laborieuses"...

L'optique de Victor Hugo est quelque peu différente. Très vite, il comprend

54. Honoré de Balzac: *L'Interdiction*, in *La Comédie Humaine*, tome X, éd. Rencontre, Lausanne, 1969, p. 176-177.

55. Idem, p. 177-178.

56. Honoré de Balzac: *Facino Cane*, in *La Comédie Humaine*, tome X, éd. Rencontre, Lausanne, 1969, p. 242.

57. Ibidem.

58. Idem, p. 243.

que la misère est génératrice du crime. De ce point de vue, l'évolution du titre de son chef-d'oeuvre romanesque est particulièrement significative: Hugo passera des "*Misères*" aux "*Misérables*" en jouant sur les deux sens de ce mot qui désigne à la fois les pauvres et les malfaiteurs:

Mais, dès 1830, dans les *Feuilles d'Automne*, il avait découvert que l'injustice sociale peut être un encouragement au vol:

“Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns: JOUISSEZ! aux autres: ENVIEZ!
Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache;—
Oh! que ce soit la charité!⁵⁹

La Préface du *Dernier Jour d'un Condamné* (1832) sera encore plus explicite. C'est en pensant à "*ces misérables*"... ces "*malheureux dont l'enfance déguenillée a couru pieds nus dans la boue des carrefours*" que Victor Hugo demande l'abolition de la peine de mort et l'organisation d'un système judiciaire plus humain. Il constate que la société est plus coupable que ces

“pauvres diables, que la faim pousse au vol, et le vol au reste; enfants déshérités d'une société marâtre, que la maison de force prend à douze ans, le bagné à dix-huit, l'échafaud à quarante; infortunés qu'avec une école et un atelier vous auriez pu rendre bons, moraux, utiles, et dont vous ne savez que faire, les versant, comme un fardeau inutile, tantôt dans la rouge fourmière de Toulon, tantôt dans le muet enclos de Clamart, leur retranchant la vie après leur avoir ôté la liberté...”⁶⁰

Claude Gueux, dont Victor Hugo racontera la tragédie en 1834, est présenté comme “Honnête ouvrier naguère, voleur désormais.” Le chômage est à l'origine de sa déchéance:

“Un hiver, l'ouvrage manqua. Pas de feu ni de pain dans les galetas. L'homme, la fille et l'enfant eurent froid et faim. L'homme vola. Je ne sais ce qu'il vola, je ne sais où il vola. Ce que je sais, c'est que de ce vol il résulta trois jours de pain et de

59. Victor Hugo: *Les Feuilles d'Automne*, XXXII, *Pour les pauvres*, éd. Garnier-Flammarion, Paris, 1970, p. 104.

60. Victor Hugo: *Le Dernier Jour d'un Condamné*, Préface, op. cit., p. 208.

feu pour la femme et pour l'enfant, et cinq ans de prison pour l'homme."⁶¹

C'est déjà, à peu de chose près, l'histoire de Jean Valjean. Trente ans plus tard, *Les Misérables* dresseront un terrible bilan de la misère: de la mesure Gorbeau ou taudis des Jondrette, le lecteur est entraîné dans une descente aux enfers des bas-fonds parisiens. Les chapitres *Marius Indigent* et *Marius pauvre* sont faits à la fois des souvenirs de Victor Hugo qui fut pauvre en sa jeunesse et de ses observations des années trente. On y voit le jeune homme acheter "un sou de fromage de Brie" et cette fameuse côtelette de mouton qu'il payait "six ou sept sous" et dont il se nourrissait pendant trois jours:

"Le premier jour il mangeait la viande, le second jour il mangeait la graisse, le troisième jour il rongait l'os."⁶²

Sur ce fond de froid et de faim, les épidémies viennent parfois décimer les pauvres. En 1832, le choléra se répand dans Paris. Les premiers cas apparaissent le 26 mars et la maladie ne reculera qu'au début de l'été. En trois mois, elle fera 20.000 victimes parmi lesquelles le premier Ministre Casimir Périer et le Général Lamarque dont les obsèques déclencheront l'émeute du 5 juin. Malgré l'atrocité de ces trois mois (1.000 morts par jour, une guerre civile larvée: le peuple accusant la bourgeoisie d'empoisonner l'eau des fontaines), le roman n'en donne guère de description. Victor Hugo y fera allusion dans *Les Misérables*:

"Au printemps de 1832, quoique depuis trois mois le choléra eût glacé les esprits et jeté sur leur agitation je ne sais quel morne apaisement, Paris était depuis longtemps prêt pour une commotion."⁶³

Mais il faudra attendre l'époque contemporaine pour avoir, avec *Les Boussardel* de Philippe Hériat, une peinture de l'épidémie et des réactions de classe qu'elle suscita.

Les faits-divers survenus entre 1830 et 1833 ont fourni une meilleure matière romanesque. En 1832, dans la préface au *Dernier Jour d'un Condamné*, Victor Hugo cite deux exécutions capitales récentes qui se sont déroulées dans des conditions atroces. La première avait eu lieu à Pamiers, en septembre 1831: le couperet avait dû retomber cinq fois... Le bourreau avait été lapidé. La seconde se situe en janvier 1832: à Dijon, la tête d'une femme, mal coupée par la guillotine, avait été arrachée par les aides du bourreau... Mais le roman lui-même s'inspire d'un fait-divers et de

61. Victor Hugo: *Claude Gueux*, éd. Intégrale/Seuil, Paris, 1963, p. 41.

62. Victor Hugo: *Les Misérables*, tome I, éd. Garnier, Paris, 1963, livre Ve, chap. I, p. 809.

63. Victor Hugo: *Les Misérables*, tome II, éd. Garnier, Paris, 1963, livre X, chap. III, p. 278.

l'exécution d'un véritable condamné: la préface de 1832 fait référence à l'exécution d'Ulbach.

Claude Gueux (1834) est encore plus proche de l'actualité judiciaire, puisqu'ici le romancier s'empare d'une "histoire vraie et d'un personnage réel dont il ne change même pas le nom." "L'affaire Claude Gueux" avait été exposée dans trois numéros successifs de *La Gazette des Tribunaux* (19 mars, 11 avril, 15 juin 1832). Pour l'essentiel, la réalité correspond à la fiction romanesque: Claude Gueux avait assassiné le gardien-chef Delacelle, le 7 novembre 1831, à Clairvaux. Condamné à mort, il avait été exécuté le 1^{er} juin 1832.

Victor Hugo, pour parfaire sa démonstration, s'efforce de rendre sympathique ce détenu que les actes du procès et les articles des journaux présentaient comme un monstre. Il fait de la relation homosexuelle qui existait entre Claude Gueux et son co-détenu, Albin, une pure amitié, il donne à Claude Gueux une dimension intellectuelle qu'il n'avait pas et lui fait prononcer un discours très... Hugolien. La fin du condamné devient parfaitement exemplaire: il remercie le prêtre, pardonne au bourreau et lègue sa dernière pièce de cinq francs aux pauvres.

Le fait-divers est donc romancé, mais il l'est à des fins plus didactiques qu'esthétiques. Pour Victor Hugo, l'histoire de Claude Gueux doit servir à illustrer la campagne contre la peine de mort, elle doit servir aussi le combat pour l'instruction du peuple:

"Supprimez le bourreau. Avec la solde de vos quatre-vingts bourreaux, vous payerez six cents maîtres d'école."⁶⁴

Tout le "roman" de Claude Gueux ne sert qu'à introduire la phrase qui le conclut en résumant la thèse de l'auteur:

"Cette tête de l'homme du peuple, cultivez-la, défrichez-la, arrosez-la, fécondez-la, éclairez-la, moralisez-la, utilisez-la; vous n'aurez pas besoin de la couper."⁶⁵

Le fait-divers est aussi à l'origine du roman de Stendhal. Dans *les Marginalia de Lucien Leuwen*, Stendhal a noté qu'en écrivant *Le Rouge et le Noir*, il avait travaillé "sur un conte tout fait."

Il s'agit de l'Affaire Berthet. Antoine Berthet avait été jugé en décembre 1827, aux Assises de l'Isère, pour un crime commis à Brangues (Dauphiné) en juillet de la même année. Comme Julien Sorel, il était fils d'un modeste artisan et comme lui aussi, il avait été remarqué et instruit par le Curé de son village. Après quatre ans de séminaire, il avait été placé comme précepteur chez un notable de Brangues, M. Michoud. Devenu l'amant de Mme

64. Victor Hugo: *Claude Gueux*, op. cit., p. 423.

65. Idem p. 424.

Michoud, il dut quitter cet emploi. Après plusieurs séjours aux Séminaires de Bellay et de Grenoble, d'où il finit par être exclu, il obtint une nouvelle place de précepteur près de Brangues. Cette fois, c'est la fille de son employeur qu'il séduisit... Il fut de nouveau chassé. Il semble qu'Antoine Berthet ne se soit jamais consolé d'avoir perdu Mme Michoud. Il lui adressait des lettres de plus en plus violentes et de plus en plus menaçantes. Un dimanche, il se cacha dans l'église de Brangues et, pendant la messe, il tira sur Mme Michoud, la blessant seulement. Il essaya ensuite de se suicider en retournant l'arme contre lui. Il survécut à ses blessures, fut condamné à mort et exécuté le 23 février 1828.

Les concordances entre les faits de l'Affaire Berthet et les épisodes du roman sont nombreuses et troublantes. M. Castex, par l'étude de plusieurs allusions, a prouvé que Stendhal avait lu les articles de *La Gazette des Tribunaux* relatifs à l'affaire Berthet.⁶⁶

La psychologie du criminel n'est pas sans offrir plusieurs points de ressemblance avec celle de Julien Sorel. Le chroniqueur de *La Gazette des Tribunaux* le dit doué "d'un esprit distingué" et l'accusé avoue avoir eu de grandes ambitions.

Si l'on en croit un autre commentateur du roman Stendhalien, M. Claude Liprandi, un second criminel aurait servi de modèle pour le personnage de Julien Sorel.⁶⁷ Les faits, cette fois, n'offrent guère de parenté avec ceux du roman: Adrien Lafargue a tué, en 1829, par jalousie, sa maîtresse Thérèse Castadère... Mais Stendhal fut intéressé par la manière dont le criminel présenta sa défense. Il ne put s'empêcher de parler, à plusieurs reprises, de l'Affaire Lafargue, dans *Les Promenades dans Rome*. Il oppose l'énergie de cet homme du peuple à la veulerie des hautes classes de la Société parisienne:

"Probablement tous les grands hommes sortiront désormais de la classe à laquelle appartient M. Lafargue. Napoléon réunit autrefois les mêmes circonstances: bonne éducation, imagination ardente et pauvreté extrême."⁶⁸

Si Antoine Berthet a fourni à Stendhal la trame de son roman, c'est Adrien Lafargue qui a donné à Julien Sorel toute son "indéfectible énergie."

Balzac a toujours été intéressé par les faits-divers et par le milieu des criminels qu'il perçoit comme un monde fermé. "Les voleurs forment une république qui a ses lois et ses mœurs..." écrit-il, dans le *Code des Gens honnêtes* (1829). Comme Hugo, il s'initie à la langue de cette "république":

66. Stendhal: *Le Rouge et le Noir*, op. cit., Introduction, p. LX-LXI.

67. Claude Liprandi: Au cœur du "Rouge", *L'Affaire Lafargue et "Le Rouge et le Noir"*, cité par P. G. Castex, in *Le Rouge et le Noir*, op. cit., Introduction, p. LXIV.

68. Stendhal: *Le Rouge et le Noir*, op. cit., Introduction, p. LXV.

l'argot. Mais il se comporte, en ce domaine, beaucoup plus en linguiste qu'en sociologue.

Le fait-divers est l'une des principales sources à laquelle s'abreuve l'imagination romanesque de Balzac. L'un de ses personnages "reparaisants" l'avoué Derville, le proclame à la fin du *Colonel Chabert*:

"Combien de choses n'ai-je pas apprises en exerçant ma charge! (...) Je ne puis vous dire tout ce que j'ai vu, car j'ai vu des crimes contre lesquels la justice est impuissante. Enfin, toutes les horreurs que les romanciers croient inventer sont toujours au-dessous de la vérité."⁶⁹

Le Père Goriot n'est au fond qu'un banal fait-divers: la mort d'un père "dans un grenier, sans sou ni maille, abandonné par deux filles auxquelles il avait donné quarante mille livres de rente."⁷⁰

La fin sanglante de *La Fille aux yeux d'or* a quelques liens avec le reportage à sensation ou la *Série Noire*.

En 1847, dans la dernière partie de *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, Balzac se souviendra d'un fait-divers de 1830: l'assassinat de M. et Mme Crottat, fermiers, chez qui l'on déroba huit cent mille francs en or. Et l'on sait le sort que Balzac réservera au célèbre Vidocq, forçat devenu chef de la Police: Du *Père Goriot*, à *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, en passant par *Les Illusions perdues*, nous le verrons apparaître dans *La Comédie Humaine* sous les multiples incarnations de Vautrin, Carlos Herrera, Trompe-la-Mort ou Jacques Collin...

Ainsi Stendhal, Balzac, Hugo, par l'utilisation qu'ils font du fait-divers, par la plongée qu'ils tentent dans les réalités les plus sombres de la société, annoncent le roman naturaliste et ouvrent la voie à la méthode de Zola. Comme le remarquait Maître Roland Weyl au Colloque Balzac (novembre 1964), ils témoignent aussi "de la valeur humaine et culturelle du fait-divers de toutes les sociétés."⁷¹

*
* *

IV. Conclusion — 1830-1833: Des espérances aux désillusions.

Les années qui succèdent à la Révolution de 1830 constituent une période intéressante à plus d'un titre. Les élans révolutionnaires ont été

69. Honoré de Balzac: *Le Colonel Chabert*, in *La Comédie Humaine*, tome V, éd. Rencontre, Lausanne, 1969, p. 94.

70. Idem, p. 94.

71. *Europe*, n° 429-430, p. 170.

deçus. Le présent avec sa monarchie bourgeoise, son affairisme contrastant avec la misère du peuple ne satisfait pas les écrivains. Victor Hugo le dira dans la préface et dans le prélude des *Chants du Crépuscule* (1835):

“Dans cette époque livrée à l'attente et à la transition”

l'auteur

“n'est (...) ni de ceux qui nient, ni de ceux qui affirment.

Il est de ceux qui espèrent.”⁷² (.....)

“De quel nom te nommer, heure trouble où nous sommes?

.....

“Les ténèbres partout se mêlent aux lueurs.”

.....

“Seigneur! est-ce vraiment l'aube qu'on voit éclore?..

Oh! l'anxiété croît de moment en moment

N'y voit-on déjà plus? N'y voit-on pas encore?

Est-ce la fin Seigneur, ou le commencement?”⁷³

Dans son *Journal d'un poète*, Alfred de Vigny tient la chronique de ses désenchantements: “En politique, je n'ai plus de coeur. Je ne suis pas fâché qu'on me l'ait ôté, il gênait ma tête...” (21 août 1830).

Il ironise sur le couronnement “protestant” du Roi Louis-Philippe et il constate avec amertume: “Naître sans fortune est le plus grand des Maux. On ne s'en tire jamais dans cette société basée sur l'or.” (23 décembre 1831). “Le véritable citoyen libre est celui qui ne tient pas au gouvernement et qui n'en tient rien.” (1832).

Le même ton désenchanté se retrouvera, en 1836, dans la *Confession d'un Enfant du Siècle* d'Alfred de Musset. Mais déjà dans *Lorenzaccio* (1833-1834), il avait fustigé la lâcheté des républicains: “Si les républicains étaient des hommes, quelle révolution demain dans la ville!”⁷⁴ *Le Rouge et le Noir* nous introduisait dans une France morose où triomphait le parti-prêtre. Mais la Révolution des “Trois Glorieuses” ne rendra pas la société française plus attrayante. La France du “Juste-milieu” que nous présentera *Lucien Leuwen* ne sera pas beaucoup plus gaie.

Balzac, de son côté, dresse, dans *La Peau de Chagrin* (1831) un premier bilan de 1830. Il ironise amèrement sur “l'escamotage de la muscade constitutionnelle sous le gobelet royal.”⁷⁵ En fait de changement: “le pouvoir s'est transporté (...) des Tuileries chez les journalistes, de même que le

72. Victor Hugo: *Les Chants du Crépuscule*, op. cit., Préface, p. 140.

73. Idem, *Prélude*, p. 141-142.

74. Alfred de Musset: *Lorenzaccio*, in *Oeuvres Complètes, Comédies et Proverbes*, acte IV, scène VI, éd. Louis Conard, Paris 1931, p. 185.

75. Honoré de Balzac: *La peau de chagrin*, in *La Comédie Humaine*, tome IV, éd. Rencontre, Lausanne, 1969, p. 70.

budget a changé de quartier, en passant du faubourg Saint-Germain à la Chaussée-d'Antin."⁷⁶

Certes, le Balzac qui écrit ces lignes vient d'adhérer au "légitimisme," mais sa critique "de droite" rejoint la critique "de gauche" lorsqu'il s'agit de constater combien le peuple des barricades a été floué:

"Le Gouvernement, c'est-à-dire l'aristocratie de banquiers et d'avocats, qui font aujourd'hui de la patrie comme les prêtres faisaient jadis de la monarchie, a senti la nécessité de mystifier le bon peuple de France avec des mots nouveaux et de vieilles idées. (...) Il s'agit donc de nous inculquer une opinion royale-ment nationale, en nous prouvant qu'il est bien plus heureux de payer douze cents millions trente-trois centimes à la patrie représentée par messieurs tels et tels, que onze cents millions neuf centimes à un roi qui disait *moi* au lieu de dire *nous*..."⁷⁷

Dans cette Société si décevante à tant d'égards, le Poète (ou le Romancier) s'interroge sur sa place. Dans *Stello* (1832), Alfred de Vigny étudie la situation du poète sous trois régimes politiques différents: la monarchie absolue (Gilbert), la monarchie Constitutionnelle (Chatterton), la République (André Chénier). Toujours le génie poétique s'oppose aux Gouvernements et le poète trouve difficilement sa place dans la Cité. Le Docteur Noir qui représente le "raisonnement" de l'auteur dialogue avec Stello qui est son "cœur." Le Docteur Noir recommande le refus de tout engagement. Sa célèbre "ordonnance" qui termine la *consultation* prescrit, avant toute chose, "de séparer la vie poétique de la vie politique." Le poète devra se détourner de la place publique et se réfugier dans la "*Solitude Sainte*":

"Toutes les Associations ont tous les défauts des couvents. Elles tendent à classer et diriger les intelligences..." (...)

"Dans les Assemblées, les Corps, les Compagnies, les Ecoles, les Académies et tout ce qui leur ressemble, les médiocrités intrigantes arrivent par degrés à la domination par leur activité grossière et matérielle, et cette sorte d'adresse à laquelle ne peuvent descendre les esprits vastes et généreux."⁷⁸

Les désillusions de 1830 vont donc conduire l'écrivain à une certaine forme de solitude. Mais du haut de sa "tour d'ivoire," il continuera à regarder le monde et "seul et libre" il accomplira sa "mission"... qui est de produire quelque chose d'*utile*:

76. Honoré de Balzac: *La peau de chagrin*, op. cit., p. 70.

77. Idem, p. 70-71.

78. Alfred de Vigny: *Stello*, éd. Garnier, Paris, 1970, chap. XL, p. 206.

"Un Poète donne sa mesure par son oeuvre; un homme attaché au Pouvoir ne la peut donner que par les fonctions qu'il remplit."⁷⁹

Le désir de rendre compte des réalités de leur époque est commun à tous les romanciers des années trente. Il est parfois difficile de transformer l'actualité en matière romanesque d'une manière spontanée et comme "à chaud." Pour l'émeute de 1832, il faudra à Victor Hugo une "distance" d'une trentaine d'années. Mais le souci d'une vision réaliste apparaît dès 1830. Il est significatif que l'image du *roman-miroir* ait été utilisée, dans les années qui nous intéressent, par plusieurs romanciers:

"Un roman est un miroir qui se promène sur une grande route. Tantôt il reflète à vos yeux l'azur des cieux, tantôt la fange des bourbiers de la route."⁸⁰

"L'écrivain (...) est obligé d'avoir en lui je ne sais quel miroir concentrique où, suivant sa fantaisie, l'univers vient se réfléchir."⁸¹

Et George Sand:

"L'écrivain n'est qu'un miroir qui reflète (les réalités sociales), une machine qui les décalque, et qui n'a rien à se faire pardonner si ses empreintes sont exactes, si son reflet est fidèle."⁸²

Les années 1830-1833 occupent donc une place exceptionnelle dans l'histoire de la Littérature française: elles ont vu la naissance du réalisme romanesque.

79. Alfred de Vigny: *Stello*, op. cit., p. 206.

80. Stendhal: *Le Rouge et le Noir*, op. cit., livre II, chap. XIX, p. 342.

81. Honoré de Balzac: *La Peau de Chagrin*, op. cit.

82. George Sand: *Indiana*, Préface de l'édition de 1832, éd. Garnier, Paris, 1962, p. 6.

BIBLIOGRAPHIE

I. OUVRAGES DE REFERENCE

BALZAC (Honoré de), *La Comédie Humaine*, 24 tomes, éd. Rencontre, Lausanne, 1969.

Les ouvrages qui ont pu servir au présent essai dont l'objet était strictement défini:

- *Les Chouans* in tome I
 - *La peau de chagrin* in tome IV
 - *Le Colonel Chabert* in tome V
 - *Le Médecin de Campagne* in tome VI
 - *Eugénie Grandet* in tome VII
 - *Le Père Goriot*
 - *Gobseck*
 - *La fille aux yeux d'or*
 - *L'Interdiction*
 - *Facino Cane*
- } in tome VIII
- } in tome X
- *Illusions perdues* in tomes XVII et XVIII
 - *Splendeurs et Misères des Courtisanes* in tome XXIII

CHATEAUBRIAND (François-René de), *Oeuvres romanesques et voyages*, Tomes I et II, Bibliothèque de la Pléiade, nrf, éd. Gallimard, Paris 1969.

HUGO (Victor), — *Hernani*, in *Théâtre Complet*, Bibliothèque de la Pléiade, nrf, éd. Gallimard, Paris, 1963.

— *Le dernier jour d'un condamné*, éd. du Seuil, coll. L'Intégrale, Paris, 1963.

— *Claude Gueux*, éd. du Seuil, coll. L'Intégrale, Paris, 1963.

— *Les Misérables*, tomes I et II, éd. Garnier, Paris, 1963.

— *Odes et Ballades, les Orientales*, éd. Garnier-Flammarion, Paris 1968.

— *Les Feuilles d'automne et les chants du crépuscule*, éd. Garnier-Flammarion, Paris, 1970.

LAMARTINE (Alphonse de), *Recueils poétiques*, éd. Classiques Garnier, Paris, 1954.

MUSSET (Alfred de), *Comédies et Proverbes*, in *Oeuvres Complètes*, éd. Louis Conard, 1931.

SAND (George), *Indiana*, éd. Classiques Garnier, Paris, 1962.

VIGNY (Alfred de), *Stello Daphné*, éd. Classiques Garnier, Paris, 1970.

II. OUVRAGES GENERAUX

ABRAHAM (Pierre), *Recherches sur la création intellectuelle. Créatures chez Balzac*, Gallimard, Paris, 1931.

- ALTSZYLER (H), *La genèse et le plan des caractères dans l'oeuvre de Balzac*, Alcan, Paris, 1928.
- ARIES (Philippe), *Histoire des populations françaises*, éd. du Seuil, coll. Points/Histoire, 1971.
- AUERBACH (Erich), *Mimésis*, éd. Gallimard, nrf, coll. Bibliothèque des Idées, Paris, 1968.
- BALDENSPERGER (Fernand), *Les années 1827 et 1828 en France*, in *Revue des Cours et Conférences*, janv. 1929.
- BRUHAT (J), *Histoire du Mouvement Ouvrier Français*, éd. Sociales, Paris.
- BRUHAT (J), *Oeuvres de Victor Hugo*, éd. Club Français du Livre, Paris.
- BRUNETIERE (Ferdinand), *Honoré de Balzac*, éd. Calmann-Lévy, Paris, 1906.
- CANFIELD (A. G.), *Les Personnages reparaisant dans la "Comédie Humaine,"* in *Revue d'Histoire Littéraire*, 1934, N° 1 et 2.
- HENRIOT (Emile), *Littérature des origines à nos jours*, Paris, Delagrave, 1958.
- JARDIN A. / TUDESQ A. J., *La France des notables, La vie de la nation 1815-1848*, éd. du Seuil, Coll. Points/Histoire, Paris, 1973.
- MAIGRON (Louis), *Le roman historique à l'époque romantique. Essai sur l'influence de Walter Scott*, éd. Hachette, Paris, 1898.
- MIQUEL (Pierre), *Histoire de la France*, tomes I et II, Nouvelles éditions Marabout, coll. Marabout/Université, Verviers, Belgique, 1976.
- MORNET (Daniel), *Histoire de la littérature*, Larousse, Paris, 1914.
- PERNOUD (Régine), *Histoire de la bourgeoisie en France, 2. Les temps modernes*, éd. du Seuil, coll. Points/Histoire, Paris, 1981.
- REMOND (René), *Le XIXe siècle (1815-1914)*, éd. du Seuil, coll. Points/Histoire, Paris, 1974.
- RIOUX (Jean-Pierre), *La révolution industrielle (1780-1880)*, éd. du Seuil, coll. Points/Histoire, Paris, 1971.
- STROSWKI (Fortunat), *Histoire de la Littérature*, Delagrave, Paris, 1920.
- THIBAUDET (Albert), *Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours*, Stock, Paris, 1936.
- VERDUN-SAULNIER (Louis), *Histoire de la littérature*, éd. PUF, coll. Que sais-je?, Paris.
- Les journaux et revues: — *Le Journal des Débats*, — *Le Courrier Français*, — *La Quotidienne*, — *Stendhal-Club*, — *Europe. et Romantisme* (Revue), Flammarion, Paris, 1971.

ΠΕΡΙΛΗΨΗ

Όλγα Βανδώρου-Σταυροπούλου, *Η επικαιρότητα στο γαλλικό μυθιστόρημα κατά την περίοδο 1830-1833*

Στην περίοδο 1830-1833 τοποθετούνται οι βάσεις ενός διμέτρωπου αγώνα για την φιλελευθεροποίηση της λογοτεχνίας και της πολιτικής. Ειδικότερα με την νίκη του Βίκτορα Ουγκώ στην «μάχη» του *Hernani* τον Φεβρουάριο του 1830, εισάγεται ένας νέος τρόπος λογοτεχνικής έκφρασης, το ρομαντικό δράμα, ενώ με την επανάσταση του Ιουλίου 1830 στο Παρίσι, την εξέγερση των εργατών της Λυών το 1831 και την στάση στο μοναστήρι του Saint-Merry το 1832 στο Παρίσι, τίθενται οι βάσεις του πολιτικού φιλελευθερισμού.

Η παρούσα εργασία πραγματεύεται τον τρόπο με τον οποίο οι λογοτέχνες της εποχής —Βικτώρ Ουγκώ, Λαμαρτίνος, Μπαλζάκ, Σταντάλ— πέρασαν στο μυθιστόρημα την πολιτική και κοινωνική επικαιρότητα.